



HAL
open science

Charles de Foucauld e i Tuareg

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

Dominique Casajus. Charles de Foucauld e i Tuareg. Michel Izard & Fabio Viti. *Anthropologia delle tradizioni intellettuali: Francia et Italia*, CISU, Roma, pp.118-136, 2000, Quaderni di etnosistemi. halshs-00118182v1

HAL Id: halshs-00118182

<https://shs.hal.science/halshs-00118182v1>

Submitted on 4 Dec 2006 (v1), last revised 3 Oct 2009 (v3)

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Casajus
CHARLES DE FOUCAULD ET LES TOUAREGS

**Communication au colloque « Anthropologie des traditions intellectuelles.
L'Italie et la France », Maison Suger, Paris, 12-14 juin 1996***

Du 11 août 1905 au 1er décembre 1916, Charles de Foucauld a vécu presque continûment parmi les Touaregs de l'Ahaggar. Le destin exceptionnel de ce saint-cyrien revenu à la foi après une jeunesse dissipée, sa vie érémitique dans l'aridité du Sahara puis sa mort tragique en pleine guerre senoussiste en ont fait une figure familière, tout au moins au lecteur français. Mais s'il ne me paraît pas déplacé d'évoquer ce singulier personnage dans un colloque d'anthropologues, c'est aussi parce qu'il a élaboré au cours de ces onze années une œuvre linguistique impressionnante, qui fait aujourd'hui encore autorité. Les biographes (qui furent longtemps des hagiographes) ont presque tous négligé ce qu'ils ont appelé « l'œuvre profane » de Foucauld, oubliant que, durant tout son séjour à Tamanrasset, son travail scientifique a représenté l'essentiel de son temps de veille. Depuis un ou deux ans, plusieurs auteurs ont rompu ce silence, renouvelant du même coup la vision que nous pouvions avoir de lui (Bourgeot, 1995 ; Chatelard, 1995 ; Cravetto, 1979 et 1995 ; Serpette, 1995 et 1997). Si le personnage en apparaît plus complexe, moins conforme à la sainte icône popularisée par l'hagiographie, la place qu'a pu prendre le travail scientifique dans son cheminement personnel est, pour ces auteurs, la matière d'un vif débat : Foucauld fut-il savant malgré lui ? savant bien que moine ? savant parce que missionnaire ? Je voudrais apporter ma contribution à un débat dont l'intérêt dépasse la seule personne de Foucauld, ne serait-ce qu'à cause du rôle que celui-ci a joué dans les études berbères et dans l'histoire de la colonisation – une histoire dont il n'est pas besoin de rappeler, si peu que nous aimions nous l'entendre dire, combien elle est liée à celle de l'anthropologie¹. Je parlerai ici du savant, mais j'aurai aussi à faire leur place aux tourments du moine, ainsi qu'aux relations de l'homme avec les Touaregs.

* Version française de : « Charles de Foucauld e i Tuareg », in Izard, M. & F. Viti, *Anthropologia delle tradizioni intellettualle : Francia et Italia*, Roma, CISU (Quaderni di etnosistemi n° 1), 2000 : 118-136.

¹ On pourrait ajouter qu'il a joué un rôle dans l'histoire récente de l'Eglise catholique, au moins depuis que, en 1967, Paul VI a célébré dans l'encyclique *Populorum progresso* « l'exemple du Père Charles de Foucauld, qui fut jugé digne d'être appelé par la charité, le frère universel et qui rédigea un précieux dictionnaire de la langue touareg » (cité par Antier, 1997 : 315) ; mais c'est évidemment une autre histoire.

Un travail sans fin

C'est en février 1904 que Charles de Foucauld entend parler pour la première fois la langue des Touaregs. Le 13 janvier, il a quitté Béni-Abbès, où il vivait depuis le 28 octobre 1901, aux portes d'un Maroc dont, selon le mot de Mgr Guérin, préfet apostolique du Sahara, il brûlait de « devenir l'apôtre » (cité dans Foucauld, 1991 : 321) après en avoir été l'explorateur. Au moment où il s'installait à Beni-Abbès, son ami Henri Laperrine d'Hautpoul venait de prendre le commandement militaire du territoire des Oasis sahariennes². Comprenant que le Maroc lui resterait fermé pour des années encore, Foucauld a peu à peu tourné ses regards vers le Sahara central, autre terre qu'il souffre de voir privée de toute présence chrétienne ; lorsque, en 1903, Laperrine lui a proposé de se joindre à une tournée dans le territoire des Touaregs du Nord, il s'est facilement laissé convaincre. Il atteint In Salah le 16 février 1904, deux jours après le départ de Moussa agg Amastan, l'un des principaux dignitaires et bientôt le chef suprême (*amenokal*) de l'Ahaggar, qui vient d'y faire sa soumission aux autorités françaises. Avant que la colonne française ne continue sa route vers le sud, il s'installe pour trois semaines dans l'oasis d'Akabli, pour « prendre des leçons de tamahaq de Mohamed Abd el Qader, homme des Settaf qui a longtemps voyagé chez les Touaregs » (Foucauld, 1993 : 91).

Peut-être par crainte de ne pouvoir imposer à un pays à peine soumis la présence d'un religieux chrétien, les militaires refusent cette année-là d'accorder à Foucauld l'autorisation de s'installer durablement parmi les Touaregs (Pandolfi, 1997). Le 24 janvier 1905, il est de retour à Beni-Abbès, mais, dans deux lettres datées du 1er et du 8 avril (Gorrée, 1947 : 203), Laperrine le presse de venir passer l'été au Hoggar. C'est au cours de cette seconde tournée, dirigée par le capitaine Dinaux, qu'il s'installe en pays touareg. Le site choisi est Tamanrasset, un village, situé sur les terres de la tribu roturière des Dag-Ghali, qu'il atteint le 11 août 1905.

Dès cette époque, l'étude de la langue occupe une grande partie de son temps, soucieux qu'il est de forger un outil linguistique à l'usage des missionnaires futurs. En même temps, il commence à élaborer un lexique et une grammaire élémentaire (Chatelard, 1995 : 150) mais, jugeant la poursuite de cette tâche au-dessus de ses compétences, il invite son ami Alexandre de Calassanti-Motyliniski, un officier interprète devenu professeur d'arabe et de berbère, à venir le rejoindre. Motyliniski arrive à Tamanrasset le 3 juin 1906 et travaille avec lui jusqu'au 12 septembre, puis remonte vers le nord, rapportant la matière d'un lexique et d'une grammaire ainsi qu'une collection de textes en prose et quelques poésies. Mais il meurt du typhus le 2 mars 1907, et la nouvelle de sa mort parvient à Foucauld le 14

² En 1881, les lieutenants Laperrine et de Foucauld (qui avaient été reçus à l'école militaire de Saint-Cyr respectivement en 1878 et 1876, avant d'être admis à l'école de cavalerie de Saumur), avaient fait partie d'un corps expéditionnaire chargé de réprimer une insurrection dans l'ouest algérien. Alexandre de Calassanti-Motyliniski et Henry de Castries, dont il sera question plus loin, participèrent eux aussi à cette expédition. Au retour de l'expédition, Foucauld avait donné sa démission pour pouvoir préparer son exploration du Maroc.

mars (Gorrée, 1947 : 221). Dès le lendemain, Foucauld écrit à René Basset, doyen de la faculté des lettres d'Alger, pour lui proposer de réviser les travaux de Motylinski³. Il présentera par la suite à ses correspondants son œuvre alors à venir comme la simple révision des travaux de Motylinski, dans un pieux mensonge que lui dictent à la fois son humilité et la fidélité à la mémoire d'un ami prématurément disparu.

Les délais sans cesse ajournés qu'il ne cessera de se fixer, et qu'il ne respectera jamais, montrent à quel point il ne soupçonnait pas les proportions que prendrait ce travail. Dans une lettre du 6 avril 1906 à l'abbé Huvelin, son directeur spirituel, l'homme qui l'a ramené à la foi en 1886, il dit n'en avoir que pour « encore 3 ou 4 mois » (Foucauld, 1957 : 254). Le 31 mai 1907, dans une lettre à Mgr Guérin écrite au cours d'une troisième tournée dirigée à nouveau par Dinaux, durant laquelle il recueille près de six cents poésies représentant plus de six mille vers, il estime qu'il en aura fini avant la fin de l'année (Bazin, 1921 : 345). Le 3 juillet 1907, au retour de sa tournée, il écrit à R. Basset qu'il espère lui envoyer les pièces de vers qu'il a recueillies fin octobre ou début novembre. Le 17 septembre 1907, il écrit à l'abbé Huvelin que ses travaux « sont près d'être achevés » et ajoute : « à partir du printemps 1908 il n'en sera j'espère plus question et je pourrai enfin me mettre au saint travail des mains » (Foucauld, 1957 : 272). Dans une lettre à R. Basset du 24 septembre 1907, il dit espérer qu'il lui enverra « *absolument tout* » (il souligne) dans le courant de février 1908. Une note dans son diaire qui semble dater de l'hiver 1909 laisse supposer qu'il croyait alors en avoir fini en 1911 (Foucauld, 1986 : 187). En fait, il dut travailler avec son informateur Ba-Hammou jusqu'au 5 octobre 1912, et consacrer les années suivantes à ce qu'il appelle la mise au net⁴. Le 28 novembre 1916, alors que l'insurrection senoussiste faisait rage dans tout le Sahara central, il achevait le manuscrit des poésies qui l'avaient occupé depuis 1907. Trois jours plus tard, un rezzou senoussiste investissait son ermitage de Tamanrasset. Dans un moment de panique, l'adolescent à qui l'on avait confié sa garde tira... Seule, une partie de ses travaux, ceux effectués en collaboration avec Motylinski, a paru de son vivant. Le reste de son œuvre scientifique, notamment les quatre tomes du *Dictionnaire touareg-français* et les deux tomes des *Poésies touarègues*, a été publié par André Basset (le fils de René) à partir des feuillets qu'on a retrouvés éparpillés dans l'ermitage.

« Si vous savez combien je désire finir ma pauvre et misérable vie... »

Après ce très bref rappel biographique, venons-en maintenant à ce que nous pouvons savoir du cheminement intérieur de Foucauld durant cette période.

³ Une copie des 98 lettres de Foucauld à René Basset est conservée dans le fonds Basset de la bibliothèque des Langues orientales.

⁴ Sur cette « mise au net », voir Cravetto (1979) et Casajus (1997 b).

Lorsqu'il arrive en pays touareg, il se veut mort au monde. Si l'on en croit ce qu'il répète à ses correspondants avec l'insistance de qui semble craindre qu'on se méprenne sur son compte, il a été conduit là moins par le zèle missionnaire que par le désir d'assurer, silencieuse et cachée, une présence chrétienne en ces terres infidèles. « Ma vie n'est point ici celle d'un missionnaire, mais celle d'un ermite », écrit-il à Henry de Castries le 28 octobre 1905 (Foucauld, 1938 : 177). Le 2 juillet 1907, il écrira encore à Mgr Guérin, en soulignant les mots : « Je suis *moine*, non *missionnaire*, fait pour le silence, non pour la parole » (*in* Six, 1958 : 280).

Le caractère très ultramondain de ses dispositions s'affirme dans plus d'un texte de cette époque. Ainsi, la lettre à Henry de Castries qu'on vient de citer continue sur ces mots : « [J]e suis depuis deux mois solitaire près d'un petit hameau au fond des montagnes, avec un petit gourbi et un petit jardin, dans une paix et un recueillement que tout l'or du monde ne suffirait pas à payer. Quand mes pauvres voisins veulent me voir, ils me trouvent ; le reste du temps, je suis seul avec la meilleure société, le bon Dieu, tête-à-tête dont on ne se lasse pas. » (Foucauld, 1938 : 177). Déjà, le 17 mai 1904, à la question de savoir comment il devrait vivre parmi les Touaregs, il avait répondu pour lui-même dans la prose étrange qu'il adopte volontiers lorsqu'il fixe par écrit ses résolutions – une prose méticuleuse, redondante et exaltée qui n'est pas sans rappeler celle de Péguy (Foucauld, 1993 : 103-104) : « Silencieusement, secrètement, comme JÉSUS à Nazareth, *obscurément*, comme Lui “passer inconnu sur la terre, comme un voyageur dans la nuit”, “*aquae Salvatoris vadent cum silentio*”, pauvrement, laborieusement, humblement, doucement, avec bienfaisance comme Lui, “*transiens benefaciendo*” ; désarmé et muet devant l'injustice comme Lui, me laissant comme l'Agneau divin, tondre et immoler sans résister ni parler, imitant en tout JÉSUS sur la croix... ».

Le 11 août 1905, jour de son installation à Tamanrasset, la difficulté de l'épreuve qu'il est en train de s'imposer semble lui inspirer une espèce d'allégresse : « Je choisis Tamenghasset, écrit-il dans son diaire ce jour-là, village de 20 feux en pleine montagne, au cœur du Hoggar⁵ et des Dag-Ghali sa principale tribu, à l'écart de tous les centres importants : il ne semble pas que jamais il ne doive y avoir garnison, ni télégraphe, ni européen, et que de longtemps il n'y aura pas de mission : je choisis ce lieu *délaissé* et je m'y fixe, en suppliant Jésus de bénir cet établissement où je veux dans ma vie prendre pour seul exemple sa vie de Nazareth... » (Foucauld, 1986 : 48. Soulignage de Foucauld). Si l'on sait que la vie cachée de Jésus à Nazareth a toujours représenté aux yeux de Foucauld l'abjection qu'il recherche pour lui-même (Six, 1958 : 62 et *passim* ; Foucauld, 1991 : 102-103), voilà qui doit tempérer l'impression laissée par la lourde présence des militaires autour de lui lors de son arrivée dans l'Ahaggar. Entouré de soldats venus soumettre un peuple, il l'est assurément, mais non sans qu'un certain malentendu se soit installé entre eux et lui. Laperrine, qui comptait bien l'utiliser dans ce qu'il appelait sa politique d'apprivoisement et rêvait même de faire de lui « le premier curé du

⁵ « Hoggar » est le mot arabe correspondant à « Ahaggar ».

Hoggar, chapelain de Moussa [agg Amastan] »⁶ (tout en préférant – apprivoisement oblige – « l'avoir loin de nous, qu'on s'habitue à le voir sans baïonnette autour »), outre qu'il semble avoir oublié que Moussa agg Amastan est un musulman pieux et sincère, n'a peut-être pas mesuré combien son ami a changé depuis le temps où ils portaient tous deux l'uniforme.

Dans une lettre du 26 octobre 1905 à l'abbé Huvelin, Foucauld reprend avec plus de force encore le thème « nazaréen » qui lui est si cher (Foucauld, 1957 : 241) : « Faut-il rester ici sans jamais retourner à Beni-Abbès, ni ailleurs ? me regarder comme mort et enseveli ici avec le Christ, dans Sa vie de Nazareth et prier le R. P. Guérin de faire tout ce qu'il voudra de ce que j'ai laissé à Beni-Abbès, comme si j'étais mort ? J'en suis bien tenté, j'ai ici le Nazareth désiré, que cherchè-je de plus ? » Ainsi, pour le Foucauld de 1905, Tamanrasset n'est qu'un Nazareth plus plénier encore que le Nazareth réel où il a vécu de 1897 à 1900, le lieu d'ensevelissement qu'il a enfin trouvé après l'avoir cherché en vain depuis son entrée à la Trappe de Notre-Dame des Neiges en 1890. Sans doute le dilemme qu'il expose dans cette lettre est-il avant tout de savoir s'il doit ou non se partager entre Tamanrasset et Beni-Abbès, mais on sent dans ces lignes une passion érémitique dont la violence ne manqua pas d'alarmer le bon abbé. Lui qui écrivait pourtant en 1897 à Foucauld : « Ensevelissez-vous avec Notre Seigneur Jésus perdu, ignoré, c'est votre vocation » (cité par Six, 1958 : 201), s'inquiéta de voir ses directives prises à ce point au pied de la lettre et adjura son trop impétueux dirigé, dont il avait si souvent par le passé dû tempérer le zèle, de ne pas faire de Tamanrasset son « tombeau » (Foucauld, 1957 : 252).

Car en ces premiers temps de vie au désert, le feu où se consume le cœur de l'ermite a parfois les sombres lueurs d'un bûcher funèbre. Le 3 septembre 1905, au moment où le détachement français qui l'avait accompagné jusqu'à Tamanrasset remonte vers le nord, le laissant définitivement seul face à des Touaregs à peine soumis, il écrit à sa cousine Marie de Bondy : «... et votre enfant⁷ aurait le sort de notre arrière grand-oncle Armand [grand vicaire d'Arles, massacré aux Carmes pendant la révolution] n'en seriez-vous pas heureuse ? Jésus a dit que c'était la plus grande marque d'amour, ne seriez-vous pas heureuse de voir votre enfant la donner ? » (Foucauld, 1966 : 144). Le 8 juin 1902, il lui avait déjà écrit une lettre qu'on ne relit pas sans frémir : « Si vous saviez combien je désire finir ma pauvre et misérable vie, si mal commencée et si vide, de cette façon dont Jésus a dit le soir de la Cène qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ce qu'on aime... J'en suis indigne, mais je le désire tant !... » (*id.* : 102). Les hagiographes n'ont vu dans tout cela qu'aspiration au martyre, mais si l'on veut bien en peser tous les mots, ces lignes disent autant le désir de « finir » une vie prise en dégoût que celui de la « donner » en témoignage (*martûrion*) d'amour.

On ne doit cependant pas réduire Foucauld, même en ces années cruciales pour lui, à cette ténébreuse passion. L'auteur de la lettre du 8 juin 1902 est aussi

⁶ Lettre au capitaine Regnault du 19 février 1904 (citée par Lehuraux, 1944 : 61).

⁷ Il a l'habitude de s'adresser à sa cousine comme à une mère.

celui qui a écrit deux mois plus tôt à un ancien camarade de Saint-Cyr pour lui faire valoir l'intérêt stratégique de l'oasis de Tabelbelat⁸. Celui qui confie à l'abbé Huvelin son désir d'ensevelissement à Tamanrasset est aussi celui qui, trois jours plus tôt, a donné à Moussa agg Amastan une série de conseils détaillés sur l'attitude que l'amenokal doit adopter face au pouvoir colonial (Foucauld, 1986 : 50 sq.). À l'évidence, plusieurs aspirations contradictoires cohabitent en lui. On le sent notamment dans ses lettres, dont on douterait presque qu'elles ont toutes été écrites par le même homme : celles qu'il adresse aux militaires sont d'un homme qui se pique de stratégie, tandis qu'il parle en pénitent à son directeur spirituel, et se confie avec abandon à sa cousine bien-aimée. De plus, il va profondément évoluer dans les années qui vont suivre. N'écrira-t-il pas à sa cousine, le 20 juillet 1914 (Foucauld, 1966 : 229) : « Je ne puis pas dire que je désire la mort ; je la souhaitais autrefois ; maintenant je vois tant de bien à faire, tant d'âmes sans pasteur, que je voudrais surtout faire un peu de bien et travailler un peu au salut de ces pauvres âmes : mais le bon Dieu les aime plus que moi et il n'a pas besoin de moi. Que sa volonté se fasse... » Comme l'a déjà remarqué J.-F. Six (Six, 1958 : 361), il prend là clairement ses distances par rapport à ce qu'il pouvait écrire douze ans auparavant. Notons d'ailleurs que, plus lucide (et plus sévère !) sur lui-même que les biographes à venir, il ne magnifie pas en « aspiration au martyre » son désir de mort de ces années-là. Douze ans passés au Sahara l'ont changé, même à ses propres yeux. Démêler les causes d'un tel changement est impossible à qui ne sonde pas les reins et les cœurs. Je dirais simplement, pour me limiter à ce qui n'est sans doute pas le plus profond mais est au moins le plus accessible à mes prises, que l'énorme travail qui l'a occupé des années durant y a vraisemblablement eu sa part. Une lettre à sa cousine, datée du 24 juin 1908, donne une idée de ce qu'a été son ardeur à la tâche (Foucauld, 1966 : 171) : « Le Touareg [Ba-Hammou], avec lequel je travaille vient chaque jour, sauf les dimanches, de 5 h du matin à midi et de 3 h à 7 h du soir. Je voudrais finir cette année les travaux de lexique et de grammaire pour me mettre l'année prochaine à la traduction d'une partie des Livres Saints. » Se livre-t-on impunément à un tel programme, qui l'absorbe bien au-delà de ce que la règle cistercienne eût exigé du trappiste qu'il a été ?

Tant de zèle accordé à une tâche profane n'alla pas sans un conflit intérieur dont sa correspondance avec l'abbé Huvelin garde la trace. C'est ainsi qu'il lui écrit le 13 juillet 1905 (Foucauld, 1957 : 236 ; souligné par Foucauld) : « Outre les misères sans nombre, *un point* me peine : ... je voudrais réciter le bréviaire, avoir les heures d'oraison, de méditation, les petites lectures de la Ste Écriture, comme en séjour, du moins en qlqe mesure... et si j'essaie de le faire il ne me reste aucun temps pour m'entretenir avec les touareg, pour étudier leur langue, pour *préparer le plus possible la voie aux ouvriers qui me suivront*... ne pouvant allier les 2 choses, je laisse la 1ère et ne fait que la 2de qui me semble la plus voulue du bon Dieu... tout en croyant bien faire, cette vie avec peu de temps consacrée exclusivement¹ à la prière, ce délaissem¹ d'exercices de piété bons et fortifiants, me peine, et je me demande

⁸ Lettre au commandant Lacroix du 13 avril 1902 (citée dans Gorrée, 1946, II : 28 *sqq.*).

souvent si l'impossibilité d'allier les 2 choses est réelle ou n'est qu'un résultat de ma tiédeur ». Et il y a aussi ce troublant aveu du 15 juillet 1906, laissant soupçonner que ces études furent aussi pour lui, au moins dans les premiers temps, un refuge contre les tourments d'une âme trop exigeante (Foucauld, 1957 : 261) : « J'ai entrepris en arrivant ici une traduction de passages de la Bible et des lexiques français-touareg et touareg-français ; j'y consacre beaucoup de temps, et parfois je m'y réfugie pour trouver asile contre les pensées qui m'assaillent dans la prière. » Notation isolée sans doute, mais qui ouvre au détour d'une phrase sur un abîme de détresse où je n'ose jeter ma sonde : viole-t-on le secret d'un tourment ?

Puis viendront, réitérés dans sa correspondance, les signes de la gêne que lui cause la place envahissante prise par son travail scientifique. Le 16 septembre 1905, dans une lettre à sa cousine, il se dit « accablé de travail, voulant achever le plus vite possible un dictionnaire touareg-français et français-touareg », avant d'ajouter : « Je travaille bien peu des mains, et je voudrais tant le faire... Mais en même temps que moine, je suis prêtre, sacristain, missionnaire et il est plus nécessaire pour le moment que je donne les éléments d'apprendre la langue de ce peuple... J'ai soif d'avoir fini ces travaux d'écriture pour prendre l'outil de Jésus et de Joseph. » (Foucauld, 1966 : 145) ; car il ne sait pas qu'il ne prendra jamais les outils du charpentier et que ses travaux d'écriture l'occuperont jusqu'à sa mort. Le 31 mai 1907, dans une lettre déjà citée à Mgr Guérin, il écrit : « Je voudrais, l'année prochaine, n'avoir d'autre travail que la correction des saints Évangiles et des extraits de la Bible traduits précédemment, et ensuite n'avoir plus d'autre œuvre que de donner l'exemple d'une vie de prière et de travail manuel, exemple dont les Touaregs ont tant besoin. » (cité par Bazin, 1921 : 345). Le 22 septembre 1911, il écrit à sa cousine (Foucauld, 1966 : 201) : « Je vais bien ; ma vie est très simple, très monotone, très occupée, trop occupée – non trop, puisque c'est le bon Dieu qui le veut ainsi, mais plus qu'il ne le faudrait d'une manière habituelle – pour quelque temps, ce travail continu de langue étrangère peut passer ; il faut faire cela pour le moment. Mais j'ai hâte de l'achever pour donner plus de temps à la prière et aux âmes ».

Savant malgré lui ?

Faisant écho aux lettres – ce sont parfois les mêmes – où il se donne des délais impossibles à respecter, ces gémissments répétés montrent combien Foucauld a peiné à concilier l'aspiration érémitique et l'exigence scientifique, et semblent justifier le titre de l'article déjà cité d'A. Chatelard : « Charles de Foucauld linguiste ou le savant malgré lui ». Déjà E. Gautier, le géologue de la première tournée Dinaux, s'était écrié, en oubliant au passage qu'il fut un temps où les lettrés portaient la tonsure : « C'est un gros travail ; il suppose chez son auteur [...] le feu sacré laïque, intellectuel, la rage de comprendre. Qu'est-ce que ces sentiments-là faisaient chez un moine ? » (Cité par Six, 1993 : 309). Ce qui est une autre manière, un peu rugueuse, d'estimer que le moine ne fut savant que malgré lui. À l'inverse, le savant et le moine se sont parfaitement conciliés aux yeux de M. Carrouges, qui appelle Foucauld le « linguiste mystique » (Carrouges, 1961 : 207), formule

absurde, à moins de pouvoir expliquer en quoi une linguistique mystique se distinguerait d'une linguistique profane. H. Odon défend une position similaire lorsqu'il voit dans le travail linguistique de l'ermite « la base scientifique de l'évangélisation », un petit pensum préalable dont les préjugés de notre auteur lui font sous-estimer la difficulté puisqu'il écrit : « L'intelligence de Foucauld s'était penchée sur quelque chose de bien inférieur à elle-même. L'effort que fait un civilisé pour comprendre des primitifs est bien une sorte de charité de l'intelligence. » (Odon, 1930 : 210-211). A. Bourgeot, faisant observer qu'une telle œuvre est « irréductible à des visées missionnaires », s'est insurgé avec raison contre « ce genre de raisonnement » visant à « contourner les complexes difficultés dans lesquelles le révérend père est plongé au profit d'une légitimation apostolique exclusive et récupératrice » (Bourgeot, 1995 : 484). Répliquant à son tour à Bourgeot, M. Serpette fait valoir que le travail lui-même, indépendamment de l'objet scientifique qu'il a permis de produire et dont il ne conteste pas l'autonomie, fut pour Foucauld une prière (Serpette, 1995 : 20)⁹.

Si j'accorde volontiers à M. Serpette que la rage de comprendre ne fut jamais totalement laïque chez l'ermite de Tamanrasset, lui pour qui la science n'était « que l'histoire des œuvres de Dieu » (Foucauld, 1986 : 51), les fragments qu'on a cités montrent cependant qu'il voyait dans ce temps de travail scientifique du temps fâcheusement ôté à la prière proprement dite, et même au « saint travail des mains », auquel la règle cistercienne accorde la même valeur qu'à la prière. Il avait beau répéter à ses correspondants que son œuvre linguistique préparait la voie aux ouvriers qui le suivraient, cela ne suffisait apparemment pas à dissiper son malaise. Peut-être tentait-il de se rassurer en songeant qu'il reprendrait un jour la traduction des livres saints, vite abandonnée après qu'il s'y soit médiocrement essayé lors de sa tournée de 1904, mais il devait bien sentir que le travail proprement scientifique à accomplir au préalable ne lui en laisserait jamais le loisir et que d'autres fouleraient à sa place une terre dont il ne ferait qu'entrevoir la promesse.

Faut-il pour autant s'arrêter à l'image d'un Foucauld s'astreignant contre son penchant à un travail scientifique peu en accord avec sa vocation première ? Pour tourmentée qu'ait été sa vie de savant, je ne crois pas que nous puissions nous en tirer à si bon compte avec un homme aussi paradoxal. Ses démarches incessantes auprès de R. Basset ou d'autres pour obtenir la venue d'un collaborateur scientifique ne doivent pas faire illusion car, en même temps qu'il les accomplissait, il organisait peu à peu son travail de telle façon qu'un collaborateur lui aurait été inutile. L'évolution de sa correspondance avec R. Basset montre d'ailleurs qu'il faisait de ce travail une affaire de plus en plus personnelle. À partir de la fin de 1914, il n'y dit plus un mot de ses travaux et se contente de mentionner, de loin en loin et très

⁹ L'auteur renvoie pour appuyer son dire à une injonction à lui-même que Foucauld se donne dans son diaire (Foucauld, 1986 : 46) : « Le temps de ton travail manuel est un temps de prière. » Il n'est pas question, ici du moins, de travail intellectuel. Mais M. Serpette admet ailleurs (Serpette, 1997 : 125) que « Foucauld regrettait cet empiètement du temps de travail sur son temps de prière et de méditation » et qu'il ne semble pas avoir trouvé l'équilibre entre l'un et l'autre auquel il aspirait.

laconiquement, que « le dictionnaire va d'un pas régulier » ou « les poésies vont bon train ». Ce qui n'était au départ que le préalable à l'évangélisation est devenu au fil des années un face à face solitaire avec un objet dont son humilité ne pouvait lui laisser ignorer qu'il était à l'époque le seul à même d'en mener l'étude. Sans doute souhaitait-il que d'autres fassent dans d'autres régions du pays touareg ce que lui faisait en Ahaggar, mais il s'agissait là d'élargir le champ des recherches et non plus de le décharger d'une partie de sa tâche.

Sa lettre du 8 septembre 1909 à Louis Massignon, qu'il voulait convaincre de venir s'engager auprès de lui dans la « reconnaissance linguistique, archéologique, sociologique, historique des pays touaregs », témoigne d'ailleurs d'un intérêt authentiquement scientifique : « Scientifiquement, lui dit-il, ce serait d'un extrême intérêt. Un peuple antéislamique (car sa légère teinture d'islam a peu modifié les mœurs antiques) à prendre sur le vif ; une littérature (30 ou 40 mille vers) antéislamique, si l'on peut dire, à recueillir, avant qu'elle n'ait disparu des mémoires où elle existe uniquement ; un passé antique à reconstituer par la fouille de sépultures préhistoriques innombrables et l'examen d'inscriptions et de dessins rupestres ; une société féodale, très particulière comme mœurs, dont les lois et les caractères sont à fixer avant qu'elle ne disparaisse sous nos institutions ; une langue bien plus belle et plus vaste qu'on ne croyait, à reconnaître. » (cité par Six, 1993 : 62). Il y a de l'enthousiasme dans ces lignes ; qu'il l'éprouve réellement ou qu'il veuille le faire naître chez son ami, il conçoit en tout cas que la matière sur laquelle il travaille est à même de le susciter¹⁰.

Il est juste de dire que, même dans cette lettre, c'est un religieux qui parle, puisqu'il ajoute plus loin : « Vous aurez chez moi la Ste Messe, le St Sacrement, les Sacrements. Si vous le voulez, vous y aurez plus : une vie monastique devant Dieu, et une vie d'apostolat devant Dieu, tout en n'étant devant les hommes autre chose que la vie studieuse d'un Savant... » Mais on voit bien, à lire la lettre assez comparable qu'il adresse le 29 mai 1908 à R. Basset, qu'il pouvait parfaitement prendre en considération une perspective exclusivement scientifique. De même, dans ce qu'il écrit à Marie de Bondy le 20 septembre 1908 ou à Laperrine le 18 novembre 1915, s'il gémit une fois de plus sur l'ampleur de la tâche, il se montre conscient de l'intérêt qu'elle présente (Foucauld, 1966 : 172 ; 1954 : 97) : « [O]n la [= la langue touarègue] croyait très pauvre et très simple, dit-il à la première ; elle est au contraire riche et moins simple qu'on ne pensait ». « Le touareg de l'Ahaggar, renchérit-il à l'intention du second, n'est pas du tout la langue "petit nègre" dont donne l'impression la grammaire d'Hanoteau. Le dialecte de l'Ahaggar, que je crois le plus élégant et le plus achevé de beaucoup de dialectes berbères, a une syntaxe très dure ». Ces propos ne sont pas ceux d'un homme dont le seul souci est d'élaborer, bon gré mal gré, un outil à l'usage des missionnaires futurs ; ils donnent à penser que *l'éminente dignité de son objet d'étude s'est imposée à lui* – quand bien même il

¹⁰ Louis Massignon, qui allait devenir le grand arabisant que l'on sait, ne se laissa finalement pas convaincre, et ne le rejoignit pas dans la solitude de l'Ahaggar, ce dont il semble par la suite avoir conçu quelque remord.

ne se serait livré à cette étude qu'à son corps défendant. À un certain niveau, dans le tourment, le malaise et le scrupule, le savant et le moine ont marché d'un même pas.

D'une manière générale, alors qu'il était venu à Tamanrasset pour vivre en ermite, « très pauvre, très retiré [...] tâchant uniquement d'imiter le divin ouvrier de Nazareth »¹¹, il a très tôt perçu que son installation chez les Touaregs lui imposait des responsabilités dont il n'avait pas prévu l'ampleur. L'apprentissage de leur langue, auquel il a songé dès 1903 mais dont il avait sous-estimé la difficulté, aura été la plus lourde et la plus prenante d'entre elles. Sont venues ensuite les responsabilités politiques et militaires, qu'il a assumées aussi, au point de jouer, au bout du compte, le rôle que Laperrine lui destinait. Sur cet article, la liste à énumérer pourrait être longue. Citons simplement les conseils renouvelés qu'il prodigue à Moussa agg Amastan à partir d'octobre 1905 (voir Casajus, 1997 a) ; le plan de réorganisation de l'annexe du Tidikelt qu'il rédige en 1912 (Gorrée, 1952 : 112 *sqq.*) ; les conseils tactiques qu'il donne en avril 1916 au sous-lieutenant Constant, à qui il indique plusieurs sites où pourrait se réfugier la garnison de Fort-Motyliniski (Gorrée, 1946, I : 235-236), allant même reconnaître ces sites avec lui (Gorrée, 1947 : 317) ; la décision de faire construire un fortin pour donner à la population de Tamanrasset un refuge en cas d'attaque marocaine, et dont sa mort fut peut-être une conséquence.

Cet aspect de la vie saharienne de Foucauld a enthousiasmé ses premiers biographes, qui ont célébré en lui le « moine-soldat » (Gorrée, 1946, I : 23), avant d'embarrasser les suivants ; dans une subtile évolution lexicale, le moine-soldat est devenu pour Bodley le *warrior saint* (Bodley, 1955, titre de la version anglaise du livre), formule presque synonyme mais aux connotations nettement moins laudatives, tandis qu'un Carrouges visiblement perplexe croyait voir en lui l'« éminence grise des officiers sahariens » (Carrouges, 1961 : 34). L. Massignon lui aussi s'interrogeait, et tentait tant bien que mal de justifier : « Comment cet ermite, ce contemplatif s'est-il laissé dérober tant de temps par nos officiers pour les aider à stabiliser une “occupation coloniale” ? À vrai dire, c'était alors la seule solution capable d'assurer l'ordre et la paix au désert, en faisant que la “force soit juste” » (Massignon, 1963 : 774). En fait, pour autant que j'en puisse juger par les documents d'archives que j'ai consultés à ce jour, je ne suis pas sûr que les soldats aient vraiment apprécié l'« aide » de Foucauld ni qu'ils aient considéré ce moine-soldat comme un collègue¹². Le plan de réorganisation de l'annexe du Tidikelt resta lettre morte ; lorsque le sous-lieutenant Constant voulut donner suite aux propositions de Foucauld, il fut très sèchement désavoué par le capitaine de La Roche, son supérieur direct, lequel ne vit dans tout cela qu'« hérésie tactique »¹³.

¹¹ Lettre à Marie de Bondy écrite le 6 août 1905, quelques jours avant qu'il ne s'installe à Tamanrasset (Foucauld, 1966 : 139).

¹² Ceci dit, évidemment sous bénéfice d'inventaire. Une étude sereine, à partir de documents d'archives, du rôle politique de Foucauld est encore à faire.

¹³ Il le fait dans une lettre au capitaine commandant la compagnie du Tidikelt du 6 septembre 1916 (Centre des archives d'outre-mer, Aix-en-Provence, carton OA 41) où, sans le nommer, il réfute point par point des propositions où on reconnaît sans

Quant à Moussa agg Amastan, L. Massignon (1963 : 776) et L. Kergoat (1988 : 95 *sqq.*) ont dit combien ils doutaient qu'il ait tenu un grand compte des conseils de l'ermite.

Ceci étant dit, et même si le conseiller n'était guère écouté, on ne peut nier qu'il y ait eu pour lui une forme de retour au monde, qui se manifeste en particulier par l'évolution de sa signature : après avoir signé ses lettres « Frère Marie-Albéric » lorsqu'il était à la Trappe, « Frère Charles » après sa sortie de la Trappe, puis « Charles de Jésus » ou « Frère Charles de Jésus » à partir de 1899, il semble, après 1913 ou 1914, ne plus guère signer que « Charles de Foucauld » ou « Fr. Charles de Foucauld ». Juge-t-il vain de nier qu'il joue maintenant un rôle dans le monde, comme savant et comme conseiller – plus ou moins écouté – des militaires et de l'amenokal ? Ou bien, au contraire, se sent-il assez dépris du monde pour estimer indifférent désormais d'afficher au bas de ses lettres une particule et un patronyme où s'attachait tout ce qu'il a consumé en lui ?¹⁴ Je ne puis le dire, mais je vois seulement qu'il a cessé de se fuir. Sous-lieutenant peu conformiste et rapidement mis en non-activité « pour indiscipline, doublée d'inconduite notoire », demandant peu après à être réintégré dans un corps des officiers dont il démissionne huit mois plus tard, explorateur du Maroc au péril de sa vie, trappiste que l'inquiétude finit par faire quitter la Trappe, valet des Clarisses de Nazareth à nouveau gagné par l'inquiétude après une courte période de paix, puis prêtre libre dans un Beni-Abbès d'où l'insistance de Laperrine l'a bousculé, tel aura été Foucauld jusqu'à son arrivée à Tamanrasset. Là, dans ces lieux arides et « délaissés », il a enfin trouvé des raisons de demeurer, et le « mouvement à l'infini »¹⁵ qui n'avait cessé de le pousser de place en place a lentement pris fin. Je ne sais si l'homme qu'un adolescent a abattu dans un moment de panique au soir du 1er décembre 1916 avait enfin trouvé la sérénité, mais je veux croire que « [sa] pauvre et misérable vie, si mal commencée », avait cessé de lui paraître « si vide ».

doute possible celles de Foucauld et où il écrit que « contrairement à la teneur de la lettre du sous-lieutenant Constant à Monsieur le commandant militaire du 23 avril 1916, en cas d'attaque [...] le fort Motylinski ne sera pas évacué ».

¹⁴ Voir aussi, sur ces changements de signature, les remarques de l'éditeur des lettres à Henry de Castries (Foucauld, 1938 : 7), de l'éditeur des lettres à Massignon (Six, 1993 : 101) et des éditeurs des lettres aux Trappistes (Foucauld, 1991 : 378).

¹⁵ Le mot est de l'abbé Huvelin, qui écrivait à son dirigé le 2 août 1896, alors que celui-ci s'appretait à quitter la Trappe : « Pour la mortification, vous ne la trouverez jamais suffisante. Dans votre âme, vous vous direz toujours : qu'est-ce que c'est que cela ?... et puis après ?... Vous avez besoin d'être défendu contre ce mouvement à l'infini qui amène l'inquiétude, et ne laisse jamais fixé quelque part – ce mouvement n'est possible que dans les cœurs où il n'y a jamais d'excès. » (*in* Foucauld, 1957 : 41).

La « consolation »

Et puis, tout simplement, outre les responsabilités, ce sont les Touaregs qui se sont imposés à lui, non pas seulement leur langue et leur culture, mais aussi les hommes qu'ils étaient, avec leurs paroles qui n'étaient pas seulement les poèmes à la traduction desquels il s'est appliqué jusqu'à sa mort, mais aussi de plus humbles paroles dont il ne resterait rien s'ils n'en avaient confié quelques-unes à des lettres dont certaines sont parvenues jusqu'à nous – petits morceaux de papier ou d'étoffe portant témoignage de l'affection qu'ils lui ont portée¹⁶.

Car il faut parler d'affection, et même d'affection réciproque, en dépit des réserves que j'aurai à faire, comme en témoignent les formules employées par ses correspondants. Il serait certes imprudent de faire fond sur de simples formules épistolaires mais il se trouve que Foucauld parle souvent à ses correspondants français de l'affection que lui portent ses voisins Dag-Ghali, qui sont précisément les signataires de la plupart de ces lettres. Le 11 juillet 1907, au retour de la deuxième tournée Dinaux, il dit à sa cousine sa surprise d'avoir été accueilli par ses voisins « beaucoup plus affectueusement qu'[il] n'osai[t] l'espérer » (Foucauld, 1966 : 160). En mai 1911, après son deuxième voyage en France, il est à nouveau « reçu avec une affection qui [l']a touché par les Touaregs et [il a] à tout moment leurs visites »¹⁷, au point que cela lui « fera de la peine de quitter ces braves gens dans un mois [pour aller à l'Asekrem] »¹⁸. Lui aussi dit son affection, tout au moins à l'endroit d'Ouksem ag Chikat, un jeune homme avec qui il a voyagé en France au cours de l'année 1913. Il l'« aime beaucoup »¹⁹, le « traite comme [s]on fils »²⁰ et le tient pour « celui des Touaregs [qu'il] estime le plus et aime le plus »²¹ – ce qui veut dire en particulier qu'Ouksem n'est pas le seul à être aimé et estimé de lui.

Plus d'une fois il parlera des « consolations » que lui apportent ses voisins. « Oui, c'est vrai, écrit-il à sa cousine le 16 mars 1912, j'ai des consolations avec les Touareg ; de plus en plus, je trouve parmi eux de braves gens, avec lesquels de véritables et sérieuses relations d'amitié s'établissent » (Foucauld, 1966 : 206). Consolation, quel étrange mot ! C'est, semble-t-il, l'un des mots-clés de la psychologie (de la spiritualité ?) foucauldienne et il demanderait une étude spéciale, mais, même en s'en tenant au contexte touareg, ses occurrences sont nombreuses. Le 1er mars 1912, il a déjà dit à sa cousine combien ses « voisins touaregs sont consolants et doux » ; il lui reedit dans sa lettre du 15 août 1912 qu'ils sont

¹⁶ L. Galand a découvert ces lettres dans les papiers d'André Basset (voir Galand, 1999) ; sur les formules employées par leurs auteurs, voir Casajus (1997 a).

¹⁷ Lettre à Henry de Castries du 16 mai 1911 (Foucauld, 1938 : 191).

¹⁸ Lettre à Marie de Bondy du 6 mai 1911 (Foucauld, 1966 : 197). Il parle encore à Marie de Bondy de l'affection que lui vouent ses voisins dans ses lettres des 24 juin, 31 juillet, 15 août et 28 octobre 1912, du 18 décembre 1913 et du 31 juillet 1916 (Foucauld, 1966 : 209, 210, 213 et 245).

¹⁹ Lettre à R. Basset du 23 juin 1912.

²⁰ Lettre à Marie de Bondy du 4 septembre 1912 (Foucauld, 1966 : 211).

²¹ Lettre à Henry de Castries du 18 janvier 1913 (Foucauld, 1938 : 196).

« consolants, affectueux » (Foucauld, 1966 : 206 et 210). Le 4 septembre 1912, c'est à Henry de Castries qu'il écrit : « Les Kel Ahaggar de mon voisinage me donnent les plus grandes douceurs et consolations ; j'ai parmi eux d'excellents amis. » Il lui écrit le 8 janvier de l'année suivante : « J'ai passé tout 1912 dans ce hameau de Tamanrasset. Les Touaregs m'y sont une très consolante société ; je ne puis dire combien ils sont bien pour moi, combien je trouve parmi eux d'âmes droites ; un ou deux d'entre eux sont des vrais amis, chose si rare et si précieuse partout » (Foucauld, 1938 : 195 et 196). À Laperrine lui-même, avec qui il est en général plus réservé, il écrit le 7 janvier 1912 : « Tous les Touaregs du voisinage, Dag Rali surtout, sont la perfection pour moi, tout de ce côté est consolation et douceur. »²² Comment mieux dire que ses voisins Dag Ghali ont contribué à apaiser cette âme longtemps ennemie d'elle-même²³, et à rasséréner l'ascète dont l'intransigeance effrayait en 1905 jusqu'à son directeur spirituel.

Cette dette de Foucauld envers ses amis touaregs est restée inaperçue de ses biographes. Ainsi, de façon significative, le P. Gorrée, a intitulé son recueil de lettres de Foucauld à des officiers sahariens « *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld* », accréditant implicitement l'image de Français entretenant de viriles amitiés dans un décor de sable et de dunes d'où se détachent à grand peine quelques Touaregs chargés de jouer l'indispensable rôle de l'indigène de service. Écrivant près de quarante ans plus tard, le R. P. Six a encore du mal à faire revenir les Touaregs au premier plan lorsqu'il écrit : « L'on sait à quel point Foucauld est sorti d'une certaine fuite du monde et d'un goût d'érémisme qui l'ont marqué dans les quinze ans qui ont suivi sa conversion, pour se jeter à corps perdu dans l'amour simple et quotidien de chaque homme, chaque frère rencontré, au désert, jusqu'à sa mort » (Six, 1993 : 328). Pour ce qui est de Foucauld lui-même, je crois effectivement être parvenu ici à une conclusion voisine – à la grandiloquence près. Mais pourquoi faudrait-il que les hommes rencontrés au désert n'aient eu qu'un rôle passif dans cette évolution ?

« *Seul peut-être dans tout le Hoggar, il est vraiment fermement, sincèrement musulman...* »

Avec les Touaregs de la noblesse, les sentiments de Foucauld sont beaucoup plus négatifs. C'est que rien n'est totalement gratuit chez l'ermite, et il va me falloir troubler l'atmosphère idyllique dans laquelle les paragraphes précédents ont peut-être plongé le lecteur : le temps n'était pas à l'idylle dans ce Sahara fraîchement colonisé, et Foucauld était un homme de son temps. De même qu'à l'affection paternelle qu'il voue à Ouksem ag Chikat se joint le désir de l'arracher à la foi de ses

²² Lettre conservée au fonds Auguste Terrier de la bibliothèque de l'Institut.

²³ Pour reprendre une expression que l'abbé Huvelin emprunte à saint Augustin pour l'appliquer, en guise d'éloge, à l'un des tenants de l'École française de spiritualité, où il avait puisé ses enseignements (cité par Six, 1958 : 87, note 70).

pères, de même il songe toujours aux rôles que l'administration coloniale peut faire jouer aux uns et aux autres. Les Dag Ghali, et les roturiers en général, ont sur ce point toute sa confiance. Dans les lettres mêmes où il dit les consolations qu'il reçoit d'eux, il ajoute : « ces imrad²⁴ touaregs sont les plus braves gens du monde ; on dirait les meilleurs de nos campagnards de France [...] ils vivent selon les lumières naturelles et certains sont des âmes très droites »²⁵ ; eux « qui sont le nombre, la force, la portion saine du pays, sont tout à fait de *bons* ruraux de France »²⁶. Il n'en est pas de même pour les nobles. À l'intention de ses amis militaires, il les oppose aux roturiers dans de bien partiales peintures de mœurs. En voici deux exemples, pris parmi bien d'autres. « Dans l'Ahaggar, écrit-il le 7 décembre 1911, les Imrad sont très supérieurs moralement aux Nobles, bien que ces derniers aient certaines qualités de bonne éducation et d'agrément de rapport, mais ces qualités sont des riens, de pure surface, tandis que les Imrad ont de bonnes qualités de fond, du moins ceux que je connais : les Dag Rali sont très laborieux, tout le monde travaille chez eux, même les plus riches ; jusqu'à présent les Nobles sont restés irrémédiablement paresseux »²⁷. Et le 21 juillet 1914 : «... l'Ahaggar, si longtemps repaire de bandits, est devenu le pays de la grande paix et du grand calme. Les Nobles, qui étaient les bandits, sont appauvris, annihilés, et leur nombre, déjà minime, va décroissant ; [...] quant aux Imrad, ce sont en général de braves gens, paisibles et laborieux : ils ont fort accru leurs cultures, les augmentent de jour en jour et tendent à se sédentariser : c'est le commencement de la civilisation »²⁸.

La situation coloniale n'explique cependant pas tout, car on peut se demander s'il n'y a pas une autre raison, plus profonde et plus douloureuse, à la sévérité de l'ermite envers les nobles Kel-Ghela. Les tableaux naïfs qu'il brosse pour édifier ses amis militaires ont, en effet, des couleurs bien trop contrastées pour ne pas susciter quelques questions. Ne serait-ce pas *aussi* ses souvenirs de jeunesse qu'il croit voir resurgir au spectacle de ces gentilshommes raffinés mais vains ? et serait-il si touché par ces roturiers travaillant de leurs mains et vertueux comme de bons paysans français s'ils ne représentaient pas, même imparfaite, une réalisation de son idéal de vie laborieuse ?

Le cas de Moussa agg Amastan demande un examen séparé. Pas plus que pour ses nobles contribuables, Foucauld, qui voit d'abord en lui le chef indigène, n'oublie les services qu'il a rendus et qu'il peut rendre encore à la France. Dans ses *Poésies touarègues*, il a laissé de lui un portrait qui s'achève par ces mots (Foucauld, 1925-1930, I : 368) : « Les Kel-Āhaggar doivent à Moûsa d'habiter leur pays en paix et en sécurité, sous un régime de bienveillance et de justice qui accroît leur prospérité ; sans lui, ils seraient dispersés loin de leur patrie, dans l'exil et la misère. La France lui doit d'avoir trouvé, quand elle a occupé l'Āhaggar, non un

²⁴ « Imrad » est une transcription approximative du terme touareg que nous traduisons par « roturiers ».

²⁵ Lettre à Henry de Castries du 10 décembre 1911 (Foucauld, 1938 : 193).

²⁶ Lettre à Marie de Bondy du 15 août 1915 (Foucauld, 1966 : 210).

²⁷ Lettre au capitaine Charlet (Gorrée, 1946, II : 320).

²⁸ Lettre au capitaine Voinot (Gorrée, 1946, II : 136).

désert, sans un champ, un troupeau, ni un habitant, mais un pays avec des cultures, du bétail et une population intelligente, ouverte et obéissante. » De même, il écrit au commandant Lacroix dans une lettre du 26 novembre 1907 : (*in* Gorrée, 1946, II : 48) : « Vis-à-vis des Français il est très bien, très loyal : bien que dans le fond, comme bon musulman, il méprise bien ces “payens”. C'est très intéressant de voir ce mélange de grands dons naturels et d'ignorance profonde chez cet homme qui, à certains points de vue, est un sauvage et, à d'autres, a droit en tous lieux à l'estime et à la considération : car sa justice, sa clémence, son courage, l'élévation et la générosité de son caractère, lui ont fait une situation hors de pair de Touat et de Rat jusqu'au Niger... » Et s'il parle une fois d'affection à son sujet, dans une lettre à Laperrine du 10 avril 1916, c'est que l'amenokal a fait preuve dans une circonstance particulière d'un zèle exceptionnel (Foucauld, 1954 : 125)²⁹.

En particulier, on le sent anxieux de préserver le chef touareg de tout ce qui pourrait affecter son loyalisme. La lettre à Lacroix se continue sur ses lignes (*ibid.*) : « C'est pourquoi je désire beaucoup qu'il fasse un voyage en France [...] ; et un voyage en France, pas en Algérie, c'est-à-dire séjournant extrêmement peu en Algérie où le contact avec les Musulmans ne pourra lui être que très mauvais ; il n'est déjà que trop musulman : sa ferveur, s'il venait à laisser prendre empire sur lui à de mauvais conseillers, pourrait l'entraîner à des fautes. » De la même manière, après l'éclatement du conflit mondial, craignant toujours pour le loyalisme de Moussa, Foucauld fait tout son possible pour le laisser dans l'ignorance des événements européens.

Mais surtout, Moussa, après une jeunesse galante et guerrière, a été ramené à la foi par son maître, le lettré kounta Cheïkh Baye. « Seul peut-être dans tout le Hoggar, écrit Foucauld, il est vraiment sincèrement, fermement musulman » (*ibid.*). C'est là un fait dont Foucauld s'accommode et pour lequel il a plutôt de la sympathie, une sympathie très perceptible chaque fois qu'il évoque la conversion de Moussa ou sa relation avec Cheïkh Baye. Il serait même plutôt porté, lui qui craint toujours de ne pas avoir dépouillé le vieil homme, qui traque avec une anxiété cruelle le moindre et le plus imaginaire de ses manquements, qui sans cesse gémit de l'inachèvement de sa conversion, à prendre ombrage des petites faiblesses où Moussa ne se montre pas à la hauteur de sa propre conversion. Mais à côté de la sympathie, il y a les réserves, qui sont les réserves fondamentales de Foucauld vis-à-vis de l'islam et dont il faut dire un mot. Elles sont exprimées avec une particulière netteté dans une lettre à Henry de Castries du 15 juillet 1901 (Foucauld, 1938 : 90-91) : « Nous avons pour divin modèle Notre Seigneur Jésus, pauvre, chaste, ne résistant pas au mal et souffrant tout, paisible, pardonnant et bénissant. L'Islam prend pour exemple Mahomet, s'enrichissant, ne dédaignant pas les plaisirs des sens, faisant la guerre : de ces deux sources si opposées, quels courants opposés doivent naître ! » Le parallèle est repris dans les lignes que Foucauld écrit dans son diaire à la date du 4 juillet 1905, quelques jours après sa première rencontre avec

²⁹ Notons cependant que, sans nouvelles d'un Moussa engagé dans une opération militaire périlleuse, il confie son inquiétude à Laperrine (Foucauld, 1954 : 29).

Moussa (Foucauld, 1993 : 178) : « [Moussa] est très bien, très intelligent, très ouvert, très pieux musulman, voulant le bien *en musulman*, libéral, mais, en même temps, ambitieux et aimant argent, plaisir, honneur, (comme Mahomet, la plus parfaite des créatures ; comme Mahomet, exemplaire de la perfection pour lui, comme N. Seigneur JESUS l'est pour nous)... Il est tout dévoué à Bei (d'Attalia) [Cheïkh Baye] de qui il dit avoir tout reçu et qu'il déclare aimer plus que ses yeux. En résumé, Moussa est un bon et pieux musulman, ayant les idées et la vie, les qualités et les vices d'un musulman logique, et en même temps l'esprit aussi ouvert que possible. »

On n'a peut-être pas assez remarqué que Foucauld n'oppose pas tant ici deux religions – deux systèmes de croyances et de rites – que deux modèles de vie. Dans ces années 1880 où il se cherchait, où il frappait à toutes les portes, l'islam en lui-même, dont il a parlé longuement dans ses lettres à Henry de Castries du 8 juillet, 15 juillet et 14 août 1901 (*ibid.* : 86 sq.), l'avait d'abord plutôt séduit, et même « à l'excès » (lettre du 15 juillet). Plus encore, la grandeur et la simplicité de la religion du Prophète a peut-être contribué à le ramener à la foi : «... l'Islam a produit en moi un profond bouleversement... la vue de cette foi, de ces âmes vivant dans la continuelle présence de Dieu, m'a fait entrevoir quelque chose de plus vrai que les occupations mondaines : “ad majora nati sumus”... » (lettre du 8 juillet) ; au point que, même après sa rencontre avec l'abbé Huvelin, le nouveau converti voulait parfois « entremêler des passages du Koran dans [s]es prières » (lettre du 14 août). Le raidissement n'est venu que plus tard, marque peut-être de l'effort qu'il a dû faire sur lui-même pour surmonter sa première fascination, et, avec lui, ce qu'il faut bien appeler l'intolérance – dont je crois qu'elle ne tient ni au milieu ni à l'époque (qu'on songe à Massignon ou Henry de Castries), mais qu'elle est avant tout une intolérance à la part de lui-même qu'il a rejetée.

Car on retrouve toujours, comme lorsqu'il parle des nobles Kel-Ahaggar, la même vieille blessure, sa vie « si mal commencée et si vide », le jeune homme triste au milieu des fêtes qu'il se souvient d'avoir été ; on ne peut comprendre l'intolérance de Foucauld envers cet islam dont il se reconnaît le débiteur si l'on oublie le climat de détresse dans lequel sa conversion s'est inscrite. Ce qui s'est passé le 27 ou le 30 octobre 1886 dans la pénombre de l'église Saint-Augustin, lorsque le long dégoût de lui-même qui l'habite depuis l'adolescence conduit ses pas vers l'abbé Huvelin, appartient au mystère de sa vie. Si je me limite à ce que je puis appréhender, je soupçonne seulement qu'il entrevit alors, dans un mouvement engageant sa vie et non plus seulement son intellect, ce qu'il cherchait en vain dans les livres, qu'il s'agisse du Coran, des philosophies antiques ou de la Bible telle qu'il la lisait jusque-là. « Je demandais des leçons de religion ; il me fit mettre à genoux... » écrira-t-il en novembre 1897, à Nazareth (Foucauld, 1925 : 82). Sans doute sa mémoire a-t-elle transfiguré la scène, dont le souvenir lui arrache encore des larmes onze ans après, mais il y a bien eu, brutal ou non, ce jour-là ou un autre³⁰, un engagement exclusif

³⁰ Foucauld a retracé les étapes de sa conversion dans sa retraite à Nazareth de novembre 1897 (Foucauld, 1925 : 74 *sqq.*) et dans ses lettres de juillet et d'août 1901

comme tel d'autres engagements, d'autres choix, d'autres sympathies, qui s'est affermi par la suite, raidi peut-être. Il n'aura plus désormais pour l'islam le regard bienveillant de l'orientaliste qu'il aurait pu être – pas plus d'ailleurs qu'il n'aura pour sa propre religion le regard paisible du théologien ou de l'exégète. Dans la voie où il s'engageait, cette religion « qui n'a pas assez de mépris pour les créatures »³¹, ce Prophète sensuel et si plein des affaires du monde, se sont vus peu à peu rejetés dans les ténèbres extérieures, trop proches qu'ils apparaissaient à ses yeux d'une vie avec laquelle il avait rompu. Au fond, c'est de la débonnairerie même de l'islam que ne peut s'accommoder la foi intransigeante du Foucauld de la maturité – une intransigeance à la mesure des abîmes intérieurs auxquels elle l'a arraché³².

Ainsi aura été Charles de Foucauld, ambigu et partagé avec les Touaregs comme ils l'ont été avec lui. Eux sentaient peser la botte de l'armée d'occupation sous la protection de laquelle il était venu dans leur pays, mais quelques-uns l'aimèrent, même si cette amitié ne devint jamais, comme il l'avait espéré, une allégeance pour la nation qui les avait assujettis (Casajus, 1997 a). Et lui qui, partageant les préjugés d'un temps où des ethnologues reçus depuis au panthéon de l'Université parlaient avec componction des sociétés « primitives » ou « inférieures », mettait les Touaregs au nombre des « peuples mineurs, inférieurs à nous par leur ignorance ou leur barbarie » (*in* Gorrée, 1946, II : 374), aura consacré à l'étude de leur culture et de leur littérature plus d'efforts que personne avant lui, ni probablement après lui. Avec pour résultat, un paradoxe qui est peut-être l'un des plus saisissants de cette vie : une conversion inspirée à l'origine par le rejet du monde l'a conduit à vouer les dernières années de sa vie à la réalisation d'une œuvre « mondaine », ne pouvant être appréciée que selon des critères « profanes », mais qui restera peut-être pour la postérité comme la trace la plus palpable de cette conversion.

à Henry de Castries. Comme dans tous les récits de conversion, l'événement y est appréhendé à partir de la perspective qu'il a fait naître. Il est donc périlleux d'en tirer des éléments biographiques.

³¹. Lettre à Henry de Castries du 15 juillet 1901 (Foucauld, 1938 : 91).

³². Ces quelques lignes ne prétendent pas régler le problème du rapport de Foucauld à l'islam, que je crois trop lié à un drame intime pour me permettre de le traiter en détail. On pourra consulter l'excellent travail de Kergoat (1988).

BIBLIOGRAPHIE

- ANTIER, J.-J. 1997. *Charles de Foucauld*, Perrin, Paris.
- BASSET, A. 1946. Le Père de Foucauld et les études touarègues, *Cahiers Charles de Foucauld*, 3 : 45-60.
- BAZIN, R. 1921. *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara*, Plon, Paris.
- BOURGEOT, A. 1995. *Les sociétés touarègues. Nomadisme, identité, résistances*, Karthala, Paris.
- CARROUGES, M. 1954. *Charles de Foucauld, explorateur mystique*, Union générale d'éditions, Paris.
- CASAJUS, D. 1997 a. Charles de Foucauld face aux Touaregs. Rencontre et malentendu, *Terrain* 28 : 29-42.
- CASAJUS, D. 1997 b. Le manuscrit trouvé à Tamanrasset, *Journal des Africanistes* 67 (2), : 143-158.
- CHATELARD, A. 1995. Charles de Foucauld linguiste ou le savant malgré lui, *Études et Documents berbères*, 13 : 145-177.
- CRAVETTO, M.-L. 1979. Histoire du Dictionnaire français-touareg de Charles de Foucauld, *Revue des études islamiques*, 47 (2) : 225-238.
- CRAVETTO, M.-L. 1995. Intolérance ou sainteté ? À propos de deux valises et de Charles de Foucauld, *Poésies*, 72 : 100-113.
- FOUCAULD, Ch. de 1925-1930. *Poésies touarègues (dialecte de l'Ahaggar)*, publié par André Basset, Leroux, Paris, 2 t.
- FOUCAULD, Ch. de 1925. *Écrits spirituels*, J. de Gigord, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de 1938. *Lettres à Henry de Castries*, Grasset, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de 1954. *Lettres inédites au général Laperrine, pacificateur du sahara*, La Colombe, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de, 1957. *Père de Foucauld Abbé Huvelin Correspondance inédite*, Desclée & Co., Tournai.
- FOUCAULD, Ch. de 1966. *Lettres à Mme de Bondy. De la Trappe à Tamanrasset*, Desclée du Brouwer, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de 1986. *Carnets de Tamanrasset*, Nouvelle cité, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de, 1991. « Cette chère dernière place ». *Lettres à mes frères de la Trappe*, Les Éditions du Cerf, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de 1993. *Carnet de Beni Abbès*, Nouvelle cité, Paris.
- FOUCAULD, Ch. de s.d. « Lettres du Père Charles de Foucauld à Monsieur René Basset Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger », Copie dactylographiée, *Archives Foucauld, Fonds Basset*, Bibliothèque des Langues Orientales.
- GALAND, L. (éd.) 1999. *Lettres au marabout. Messages touaregs au P. de Foucauld*, Belin, Paris.
- GORRÉE, G. 1946. *Les amitiés sahariennes du Père de Foucauld*, Arthaud, Paris, 2 t.
- GORRÉE, G. 1947. *Sur les traces de Charles de Foucauld*, Arthaud, Paris.
- GORRÉE, G. 1952. *Charles de Foucauld intime*, La Colombe, Paris.
- KERGOAT, L. 1988. *Charles de Foucauld et l'Islam. Politique et mystique*, Thèse d'État, Paris-Sorbonne.
- LEHURAUX, L. 1944. *Au Sahara avec le Père Charles de Foucauld*, Baconnier, Alger.

- MASSIGNON, L., 1963. Foucauld au désert devant le Dieu d'Abraham, Agar et Ismael, *Opera minora*, Beyrouth, Dar-el-Maaref, t. 3 : 772-784.
- ODON, H. 1930. L'œuvre scientifique du Père de Foucauld et son sens missionnaire, *En terre d'Islam*, 38 : 205-213.
- PANDOLFI, P. 1997. « Sauront-ils séparer entre les soldats et les prêtres ? » Sur l'installation du Père de Foucauld dans l'Ahaggar, *Journal des Africanistes* 97 (2) : 49-69.
- SERPETTE, M. 1995. Regard sur l'œuvre linguistique de Charles de Foucauld, *Bulletin trimestriel des Amitiés Charles de Foucauld, Supplément au n° 120* : 1-20.
- SERPETTE, M. 1997. *Foucauld au désert*, Desclée de Brouwer, Paris.
- SIX, J.-F. 1958. *Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld*, Seuil, Paris.
- SIX, J.-F. 1993. *L'aventure de l'amour de Dieu. 80 lettres inédites de Charles de Foucauld à Louis Massignon*, Seuil, Paris.